

fonde (1). Ce qui est positif, c'est qu'il s'informa, avec l'apparence du plus tendre intérêt, des privations qu'il éprouvait dans sa prison, et qu'apprenant qu'il avait l'habitude de fumer, il lui fit envoyer une des caisses de cigarres de la Havane réservées pour son propre usage. Qui n'eût cru qu'une telle attention était le présage de la clémence du prince et de la liberté de Vanhalen ? Qu'il était loin toutefois d'en être ainsi ! Pendant que l'on se plaisait à concevoir les plus heureuses espérances sur l'issue de cette affaire, les ministres de Ferdinand en pressaient la décision avec activité ; déjà même,

(1) Des personnes auxquelles il nous est impossible de ne pas accorder une grande confiance, nous ont assuré que, dans l'audience que Ferdinand accorda à Vanhalen, celui-ci l'effraya tellement, par des révélations relatives aux projets de certains individus contre sa personne, que ce prince pensa véritablement lui devoir de la reconnaissance. Nous sommes loin d'adopter cette version, qui transformerait Vanhalen en dénonciateur ; nous ne pourrions néanmoins que prendre une opinion peu favorable d'un militaire qui continuerait à rester attaché à un service étranger (Vanhalen est aujourd'hui colonel de cosaques au service de Russie), lorsque la patrie qui l'a adopté, rendue à la liberté, aurait besoin du courage et des bras de tous ses enfans.

les amis de Vanhalen venaient d'être instruits par une jeune fille, servante du concierge, qu'il y avait tout à craindre pour les jours de cet officier. Cette enfant, qui avait saisi quelques mots, négligemment prononcés devant elle, avait réussi à parvenir jusqu'à la lucarne qui éclairait le cachot dans lequel il était renfermé; elle l'instruisit du danger dont il était menacé; et lui fit passer du crayon et du papier.

Ce fut ainsi que Vanhalen parvint à lier une correspondance à l'extérieur, et à faire connaître que, pour peu qu'il fût aidé, les moyens d'évasion seraient possibles. On lui répondit : « qu'il pouvait disposer du bras et de la bourse de ses amis. » Une grande récompense fut offerte à l'intéressante messagère; on traça un plan topographique des rues qui environnaient la prison; un modèle de ce plan fut remis à chacun des amis de Vanhalen, et l'on marqua les points sur lesquels seraient postés ceux qui devaient concourir à son exécution. D'accord sur tout, il ne s'agit plus que de fixer l'instant. C'était en hiver; le jour arrivé, sept heures du soir sonnent, et le premier détachement, placé à quelques pas de la porte principale de la prison, voit arriver un homme en robe de chambre et en pantoufles. Un instant suffit

pour lui faire endosser un uniforme étranger. Enfin, après avoir fait de longs détours dans les rues de Madrid, afin de dépister ceux qu'on aurait pu mettre à la poursuite du prisonnier, celui-ci fut conduit dans un asile impénétrable, où il trouva cinq mille francs en or, que lui fit remettre le généreux comte de Montijo, et des passe-ports pour sortir d'Espagne. Il se rendit aussitôt en Portugal; passa de là en Angleterre; et prit ensuite la route de la Russie, où l'on vient de voir qu'il a pris du service. Le secret avec lequel fut conduite toute cette affaire est d'autant plus remarquable, et fait d'autant plus d'honneur au caractère et au patriotisme espagnol, que, du moment qu'il eut été décidé que Vanhalen resterait plusieurs jours à Madrid pour se soustraire aux recherches qu'on savait avoir lieu aux environs de cette ville, tous les membres des sociétés secrètes, instruits de sa retraite, voulurent le voir et le virent en effet, sans qu'une seule indiscretion ait été commise, sans même qu'il soit venu à la pensée du proscrit et de ses amis qu'elle pouvait l'être! Nous ne croyons pas que l'histoire d'aucun temps et d'aucun peuple offre l'exemple d'une confiance plus sublime et plus admirablement justifiée!...

Ce fut pendant le séjour que Vanhalen fit

dans Madrid, en attendant l'instant favorable pour s'échapper, qu'il raconta aux nombreux amis qui ne cessaient de le visiter, les détails de sa merveilleuse évasion. Ils sont tellement authentiques et paraissent tellement romanesques, que nous ne croyons pas devoir en priver la curiosité de nos lecteurs; puisse quelque victime de la tyrannie en faire un jour son profit!

Instruit par sa jeune confidente de la disposition précise de la prison, qu'il avait rapidement traversée en y entrant, il avait fait demander par le concierge, pour l'heure convenue avec ses amis, quelque objet dont il dit avoir besoin. Au moment indiqué, le concierge arrive, apportant l'objet demandé. Pendant qu'il le posait sur une table, Vanhalen, jeune et très-vigoureux, saisit cet homme, à l'instant où celui-ci y songe le moins, le jette sur son lit, l'entortille sous les couvertures, sort par la porte qu'il avait laissée ouverte, la ferme sur lui, traverse les difficiles détours dont il s'était fait faire plusieurs fois la description par la jeune servante; et, d'après les instructions de celle-ci, au lieu de suivre la route qui conduit à la porte extérieure, qu'il lui aurait été impossible de franchir, il se dirige vers l'habitation du

concierge, dont la famille, composée seulement de sa femme et de sa fille, s'occupait des soins du ménage. Ces deux femmes furent tellement épouvantées de cette apparition inattendue, que ni l'une ni l'autre ne songèrent à mettre obstacle aux projets de Vanhalen, lequel profita de cet effroi pour s'échapper par la porte qui conduisait de la chambre du concierge au dehors. Cependant les deux femmes, revenues de leur premier saisissement, étaient rentrées dans la prison pour y chercher leur mari et leur père. Sans lumière au milieu de ces vastes et sombres corridors, elle ne purent réussir que long-temps après à retrouver la route du cachot de Vanhalen, d'où le nouveau prisonnier se serait vainement épuisé à crier, sans parvenir à se faire entendre, tant ce cachot était éloigné de tout secours.

Il semble que tant de faits qui s'accumulaient sur tous les points du royaume, et dont Ferdinand était journellement informé, auraient dû éclairer ce prince sur ses dangers personnels et sur ceux de la monarchie; mais, par une fatalité cruelle, et dont nous laissons à la postérité le soin d'assigner les véritables causes, sa confiance dans ses perfides conseillers semblait s'accroître avec les frayeurs dont ils l'obsé-

daient. Les ministres, uniquement occupés du soin de n'admettre parmi eux que des hommes aussi méchans qu'eux-mêmes, mais n'étant pas toujours d'accord sur les moyens de faire le mal, se divisaient souvent, ce qui amenait des mutations dans le conseil (1). Toutefois, ils ne manquaient jamais de se réunir dans un intérêt qui leur était commun, lorsqu'il s'agissait de donner un successeur au ministre qui venait d'être écarté. Si le nouveau candidat ministériel n'appartenait pas à leur faction, ces hommes cruels se hâtaient de prévenir contre lui Ferdinand, lequel, livré à des idées superstitieuses et à de continuelles terreurs, était tout à la fois leur protecteur et leur esclave. Cependant il arrivait quelquefois que ces criminelles intrigues étaient déjouées, et que des circonstances imprévues donnaient au monarque de grandes et salutaires leçons, dont il aurait dû profiter pour le bonheur de l'Espagne et pour le sien. Parmi ces étranges anomalies, le fait suivant mérite une place distinguée dans l'histoire.

Dans un de ces momens, malheureusement trop rares et trop courts, où Ferdinand, effrayé du

---

(1) Il y a eu trente-trois ministres dans l'espace de six ans.

spectacle des malheurs publics, et entraîné par sa conscience, cherchait de bonne foi, mais avec toute la pusillanimité de son caractère, un homme digne de sa confiance, on ne sait ni comment ni par qui lui fut suggérée l'idée de porter au ministère de grâce et justice le vénérable prêtre Abad-y-Queypo, nommé à l'évêché de Mechoacan : homme également connu par l'austérité de ses mœurs, la sagesse de ses principes, la pureté de sa doctrine, et les persécutions injustes qu'il avait éprouvées en Amérique. Personne sans doute n'était moins fait pour entrer dans une cour fanatique, corrompue et cruelle, que ce nouveau Las Casas ; tout en lui annonçait un pasteur des premiers siècles de l'église. Il sourit quand on lui fit connaître cette nomination inattendue, et se rendit à l'instant chez le roi, auquel il dit dans toute la simplicité de son âme : « Qu'il allait prendre la tâche difficile de servir S. M. dans le ministère dont elle venait de l'honorer, mais à condition qu'elle prendrait sur-le-champ deux mesures qu'il croyait d'une extrême importance : la première, de rappeler tous les bannis pour délits politiques ; la seconde, de promulguer immédiatement la constitution décrétée par les Cortès en 1812. » Le roi le prit

pour un fou ; il fut aussitôt congédié, mais on le laissa, par pitié, vivre dans la capitale. Cependant, ce qui n'avait paru qu'un acte de folie aux yeux de Ferdinand, fut considéré, quelque temps après, par l'inquisition de Madrid, comme un attentat contre les lois divines (1). Elle résolut de faire comparaître le digne évêque devant son tribunal, et donna l'ordre de s'assurer de sa personne. Quand les sbires du saint office lui signifièrent la commission dont ils étaient chargés, Queypo leur répondit « que sa qualité d'évêque le plaçait hors de la juridiction du tribunal qui les envoyait, et qu'il n'obéirait jamais à ses commandemens. » Voyant toutefois que ces agens étaient décidés à user de tous les moyens pour suivre leurs instructions, il leur conseilla d'employer la violence puisqu'il était résolu à ne céder qu'à elle ; ceux-ci s'étant aussitôt mis en devoir d'agir, Queypo

---

(1) Nous n'examinerons pas ici si l'acte de l'inquisition ne fut pas provoqué par le ministère lui-même ; il est permis de le supposer de la part de gens à qui tous les attentats étaient familiers, mais qui, après l'espèce d'absolution donnée par le roi aux propositions de Queypo, n'osèrent pas entreprendre, en leur nom, contre ce vénérable prélat, une procédure criminelle.

se coucha par terre. Les sbires l'enlevèrent, le mirent sur leurs épaules, et le portèrent dans une voiture. Enfermé dans les prisons du saint-office, il se refusa, avec la plus héroïque persévérance, à répondre aux questions des juges dont il ne voulut jamais reconnaître l'autorité. Loin de se laisser abattre par le malheur, il adressa aux inquisiteurs les lettres les plus énergiques pour leur reprocher la profanation qu'ils exerçaient envers le caractère épiscopal. Il leur faisait craindre « le danger de soulever contre eux tous les évêques d'Espagne, et même d'irriter la cour de Rome par une persécution qui menaçait les plus hautes dignités de l'église. » Il y déclarait « que rien ne lui était plus cher que l'accomplissement de ses devoirs, mais qu'il croirait manquer à tous ceux que son rang lui imposait, s'il avilissait l'autorité dont il était revêtu, en la soumettant à un tribunal désavoué par la raison et par l'Évangile. » Toutes ces lettres étaient terminées par le serment de ne céder ni aux menaces ni aux tourmens. Les inquisiteurs conçurent qu'ils ne feraient jamais fléchir un homme de cette trempe. Si c'eût été une victime ordinaire, on l'aurait probablement enseveli pour toute sa vie dans les cachots; mais l'Espagne entière avait les yeux fixés sur les

destinées de ce prélat illustre, dont la vertu était universellement admirée, et à qui son dernier dévouement et la persécution dont il était l'objet, venaient d'acquérir une nouvelle gloire. Pour la première fois l'inquisition se trouva forcée de céder à l'opinion publique, et Queypo sortit triomphant de sa prison. Il continua de vivre à Madrid dans le petit cercle d'amis qu'il avait honorés de son choix. Sa piété douce et tolérante, sa pauvreté, son admirable stoïcisme, étaient la censure la plus amère de la cour de Ferdinand; aussi ne cessa-t-il jamais d'être craint de ceux qui, sous le nom de ministres et d'inquisiteurs, opprimaient alors la nation espagnole. Néanmoins son repos fut désormais respecté; l'estime et le respect de tous les gens de bien formaient autour de lui un rempart que le fanatisme et l'arbitraire n'osèrent plus attaquer. Choisi par le peuple, lors des événemens du 9 mars 1820, pour être membre de la junte extraordinaire, qui, jusqu'à la réunion des Cortès, devait surveiller les démarches de la cour, il fut ensuite nommé député à cette assemblée. Il est à regretter que son extrême surdité ne lui ait pas permis d'accepter cette honorable preuve de

la reconnaissance et de l'estime de ses concitoyens.

Cependant le ministère espagnol, ainsi qu'il arrive toujours dans les gouvernemens faibles et désorganisés, devint bientôt le jouet de la politique étrangère, et ce fut le cabinet de Saint-Petersbourg, celui qui, par son éloignement de l'Espagne, sa position géographique, et ses intérêts politiques, paraissait devoir rester plus particulièrement étranger aux affaires de ce pays, qui exerça, sur la cour de Madrid et le caractère personnel de Ferdinand, une influence presque exclusive. Les relations de ces deux gouvernemens étaient devenues très-intimes, depuis l'ouverture de la dernière campagne de Russie. Les Cortès, enfermés à Cadix, avaient envoyé un ambassadeur à l'empereur Alexandre. Ce négociateur traversa l'Espagne (alors occupée par les Français), la France, l'Allemagne, et arriva à St.-Petersbourg, où il reçut d'abord un accueil fort équivoque. Quelques mois s'écoulèrent avant que la cour de Russie consentit à reconnaître ses pouvoirs; mais cette reconnaissance eut lieu aussitôt que l'empire russe se vit envahi par les troupes françaises. Dès ce moment, Alexandre, qui depuis quatre ans admirait en secret les hé-

roïques efforts de l'Espagne pour s'affranchir du joug étranger, écrivit aux Cortès, et proclama, avec enthousiasme, la légitimité du gouvernement espagnol, et celle de la constitution en vertu de laquelle ce gouvernement existait. Après le retour de Ferdinand, en 1814, ce prince, aux yeux duquel on assure que la perfidie d'un autre cabinet venait de se dévoiler à Valence (1), se hâta de resserrer, avec Alexandre, des liens dont il attendait le plus

---

(1) Il passe pour constant en Espagne, mais nous ne donnons d'autre garantie de ce fait, qu'un bruit public généralement répandu, que, par suite des difficultés élevées par le duc de Wellington, au nom du ministère britannique, sur la reconnaissance de la légitimité de Ferdinand, que le noble duc contestait, en se fondant sur l'abdication de Bayonne, ce prince, pour mettre fin à ces discussions, s'était vu dans la nécessité de payer à l'Angleterre un tribut annuel. On ajoute que, pendant les six années qui viennent de s'écouler, des sommes immenses d'argent ont été envoyées en Angleterre par Gibraltar et Lisbonne. On va même jusqu'à désigner le duc de San-Carlos, alors ministre de Ferdinand, comme ayant été le négociateur et le signataire de ce traité. Ainsi donc, dans un moment où tant de questions inintelligibles occupent et partagent les esprits, il ne serait pas impossible, en admettant que ces bruits fussent

utile secours pour l'affermissement de son trône. Ces deux princes s'écrivirent plusieurs lettres remplies de témoignages d'estime et d'affection ; et quoique nous soyons fondés à croire qu'Alexandre, qui, vers la même époque, en proclamant en France les principes d'une philosophie éclairée, les droits des peuples, et les maximes d'une sage liberté, venait de s'élever à une si grande hauteur dans l'opinion de tous les hommes éclairés de l'Europe, qui tôt ou tard assigne la véritable place des princes ; quoique, disons-nous, nous soyons fondés à croire que ce prince eût désapprouvé le rétablissement du gouvernement arbitraire en Espagne, les relations qui s'étaient établies entre les deux états, et auxquelles une politique et des intérêts nouveaux prêtaient alors une plus grande activité, se resserrèrent tellement de jour en jour, que l'influence du ministre russe devint toute-puissante à la cour de Madrid. Dès lors il fut aisé de juger que les plus grands intérêts se traitaient entre les deux princes. Ce ministre était le

---

fondés, de savoir à peu de chose près, quel est, en Angleterre, le prix fixe, mis par les ministres de ce pays, à la reconnaissance de la *légitimité* des rois.

bailli de Tatichéff, qui, par le zèle et l'intelligence avec lesquels il avait servi les intérêts de la Russie, dans les différentes missions qu'il avait précédemment remplies à Naples et en Sicile, s'était élevé à la confiance la plus intime d'Alexandre. La souplesse de son caractère, une ambition sans bornes, un désir insatiable d'honneurs et de dignités; l'habitude de ces recherches minutieuses et puériles qui, dans les cours de l'Orient, passent pour de la grandeur; mais surtout un ton d'assurance et de supériorité, d'autant plus facile à soutenir dans une cour ignorante et faible, que tout tremblait en Espagne au seul nom de l'empereur de Russie : telles furent les qualités qui ne tardèrent pas à donner au bailli de Tatichéff une influence qu'aucun autre ministre étranger n'exerça jamais dans les cours de l'Europe. Ce ministre fit d'abord quelques essais de sa prépondérance auprès du cabinet espagnol, qu'il trouva entièrement dévoué. Bientôt plusieurs individus obtinrent des places sur sa recommandation; ses favoris reçurent des pensions; des ordres furent adressés aux tribunaux pour donner une attention particulière aux procès auxquels il paraissait prendre un intérêt spécial. Doué d'une grande pénétration,

et accoutumé, par l'expérience, à bien juger les hommes, M. de Taticheff eut bientôt connu et apprécié le caractère de Ferdinand ; dès lors il employa, avec une grande persévérance, tous les moyens propres à s'en rendre maître, et à l'enchaîner à son système. On avait fait parvenir aux oreilles de ce prince des bruits alarmans sur les dispositions des cabinets étrangers à son égard ; on lui avait persuadé que la France et l'Angleterre allaient demander, d'un ton menaçant, la rentrée dans leur pays des Espagnols constitutionnels qui, fuyant les persécutions de ses ministres et les cachots de l'inquisition, s'étaient réfugiés dans ces deux états ; on l'avait effrayé, en lui disant que les principes adoptés par les souverains et consacrés par la sainte-alliance, étaient opposés à l'arbitraire qu'il venait de rétablir ; que Charles IV allait réclamer dans le congrès de Vienne ses droits à la couronne d'Espagne, usurpés par lui ; et que, soutenu par tout le parti libéral européen, ce prince ne tarderait pas à se présenter sur les frontières à la tête d'une puissante armée. Enfin, on ne cessait de lui répéter que « les diatribes violentes, les expressions d'horreur et de mépris dont les feuilles étrangères étaient journellement remplies contre son gouvernement,

n'étaient autre chose que l'expression de la pensée personnelle des souverains à son égard.» Quelque invraisemblables, quelque absurdes que dussent paraître de telles suppositions, elles n'en produisaient pas moins, sur l'esprit d'un prince accessible à tous les genres de terreurs, une impression profonde dont le ministre russe savait tirer le parti le plus habile. Il saisissait avec adresse toutes les circonstances où il voyait Ferdinand plus préoccupé des craintes qu'il avait quelquefois eu l'art de faire naître lui-même, pour mettre en avant le nom d'Alexandre comme une sorte d'égide qui devait préserver sa couronne de tous les dangers dont il la croyait menacée. Enfin, il avait tellement amené ce prince au point de ne plus trouver de consolation et d'espoir que dans ses entretiens, qu'il arrivait souvent à Ferdinand de le faire appeler aux heures les plus avancées de la nuit, pour prendre de lui des renseignemens sur les affaires de l'intérieur de son royaume, et les intrigues de sa cour, dont il supposait avec raison que Tatischeff était beaucoup mieux instruit que lui-même. C'est dans ces entretiens, pendant lesquels ce ministre, en paraissant vouloir les calmer, redoublait les frayeurs du roi, que ce prince, naturellement dissimulé,

lui ouvrait toute son âme , lui confiait les alarmes dont de lâches courtisans venaient de remplir son imagination , et se plaisait à recevoir de la bouche même du ministre russe l'assurance positive qu'Alexandre ne l'abandonnerait jamais. Le rusé diplomate sut mettre à profit tant de confiance et de faiblesse ; il reçut des mains du monarque subjugué des marques solides de bienveillance ; tous les individus appartenant à la légation , furent décorés de la croix de Charles III ; et Taticheff lui-même fut créé chevalier de la Toison-d'Or ; chose inouïe jusque-là pour un ministre du second ordre.

M. de Taticheff avait à son service , en qualité d'agent pour les affaires de détail , un espagnol nommé Antonio Ugarte, qui avait débuté à Madrid par le métier de portefaix. Autant la taille et les forces physiques de cet homme convenaient à ce métier , autant sa complète ignorance , ses manières ignobles et brutales, et les préjugés de son éducation , le rendaient peu propre aux affaires d'un ordre élevé. Ugarte n'était en rapport à Madrid qu'avec les employés inférieurs des tribunaux et des bureaux, auprès desquels quelques personnes , qui lui portaient intérêt , l'avaient quelquefois chargé de la suite